

Article

« Quand les traditions culturelles cimentent une volonté d'exister – Le cas des Wallons du Wisconsin »

Françoise Lempereur

Port Acadie : revue interdisciplinaire en études acadiennes / Port Acadie: An Interdisciplinary Review in Acadian Studies, 2008-2009, p. 173-187.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/038427ar>

DOI: 10.7202/038427ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Quand les traditions culturelles cimentent une volonté d'exister – Le cas des Wallons du Wisconsin

Françoise Lempereur
Université de Liège

Résumé

À la fin des années 1840, une importante épidémie gagne les cultures de pommes de terre dans toute l'Europe occidentale. La Wallonie, où le tubercule constitue l'aliment de base de bon nombre d'habitants des zones rurales, est touchée. Comme, d'autre part, la terre n'y a cessé d'être morcelée au rythme des successions familiales, la misère sévit et oblige plusieurs milliers de petits cultivateurs à s'expatrier. Sept à huit mille d'entre eux, originaires du nord du Namurois et du Brabant wallon, trouvent asile dans la Péninsule de la Porte — le *Door County* —, pointe de terre du nord-est du Wisconsin qui s'enfonce dans le lac Michigan. En défrichant la vaste forêt qui recouvre cette zone, ils y fondent des villages aux noms évocateurs : Brussels, Namur, Rosière, Grand-Leez, etc. Ces immigrés, illettrés, ne connaissent qu'une langue : le wallon, langue qui sert de support à toute une série de pratiques culturelles, culinaires, ludiques ou religieuses, et qui se transmettra de génération en génération durant plus d'un siècle. L'isolement de la communauté wallonne du Wisconsin par rapport à la mère patrie est total, lorsque, dans les années 1960–1970, explose un mouvement, général aux États-Unis, de redécouverte des « ethnicités » propres aux divers immigrants qui ont fondé la nation américaine. Les Wallons revendiquent alors leur « belgitude » — ils ignorent en effet le différend wallo-flamand qui déchire la Belgique — et renouent des contacts avec celle-ci. À leur grande stupéfaction, ils découvrent qu'on parle français dans leurs villages d'origine — où l'Église n'est plus toute puissante — et que les agriculteurs y sont désormais rares. Les traditions qu'eux-mêmes véhiculent, héritées en ligne directe du XIX^e siècle, sont, à l'est de l'Atlantique, considérées comme obsolètes ou singulières... Entre 1973 et 1982, j'ai eu l'occasion de séjourner de nombreuses semaines à Namur, Wisconsin, et d'y enregistrer et y filmer les derniers témoins d'une culture en détresse, des hommes et des femmes qui se tournaient avidement vers un passé révolu, en essayant d'y trouver l'énergie pour combattre une assimilation forcée dans le « *melting pot* » américain. La communication au colloque comporta donc deux parties : un « état des lieux », présentant, à l'aide d'un film tourné en 1975 par la Radio-télévision belge de langue française, les traditions culturelles de cette petite communauté « marginale », et une réflexion plus vaste sur la pertinence de la sauvegarde d'un patrimoine culturel, fondement d'une « ethnicité positive ».

Introduction

Dans le cadre d'un colloque consacré à la « résistance des marges », il m'a paru opportun de vous parler de la petite communauté wallonne du Wisconsin, et ce, à double titre, tant il me semble que ces quelques



1. Carte de la Péninsule de la Porte — le *Door County* — au nord-est du Wisconsin (publiée dans Françoise Lempereur, *Les Wallons du Wisconsin*, 1976).

milliers d'Américains, établis sur la Péninsule de la Porte — la *Door Peninsula* —, pointe de terre du nord-est du Wisconsin qui s'enfonce dans le lac Michigan (ill. 1), sont à la fois des « marginaux » et des « résistants ». Marginaux, par leur situation géographique, éloignée des principales voies de communication et des grandes villes américaines — la plus proche, Green Bay (103 000 habitants), est à une heure de route —, et surtout de la « mère patrie », la Wallonie, partie sud de la Belgique, distante de plus de 6000 kilomètres. Résistants, les Wallons du Wisconsin l'ont été, dans la deuxième moitié du xx^e siècle surtout, face à une américanisation de plus en plus rapide et de plus en plus agressive. Il faut reconnaître que, sur ce plan, le combat était fort inégal et que leur ténacité n'a finalement pas fait le poids. Ils continuent cependant à se mobiliser pour sauver la mémoire de leurs ancêtres.

Entre 1973 et 1982, j'ai eu l'occasion de séjourner de nombreuses semaines à Namur, Wisconsin, et d'y enregistrer et filmer¹ les derniers témoins d'une culture en détresse, des hommes et des femmes qui se

1. Le film documentaire *Vivre en Wallon au Wisconsin*, d'une durée initiale de 72 minutes, a été présenté, dans une version raccourcie à 38 minutes, aux participants de ce colloque lors de la soirée du 16 août. Il a été réalisé par Françoise Lempereur et Freddy Charles pour la RTBF (Radio-télévision belge de langue française) durant l'été 1975.

tournaient avidement vers un passé révolu, en tentant de trouver dans leur « wallonitude » l'énergie pour combattre une assimilation forcée dans le vaste chaudron — le « *melting pot* » — américain.

J'aimerais donc proposer ici, outre une description² des traditions culturelles de cette petite communauté « marginale », une réflexion plus vaste sur la pertinence de la sauvegarde d'un patrimoine culturel, fondement d'une « ethnicité positive ».

Histoire des Wallons du Wisconsin

À la fin de l'été 1845, une importante épidémie gagna les cultures de pommes de terre dans toute l'Europe occidentale. La Wallonie, où le tubercule constituait l'aliment de base de bon nombre d'habitants des zones rurales, fut fortement touchée³. Comme, d'autre part, la terre n'y avait cessé d'être morcelée au rythme des successions familiales⁴, la misère sévissait : elle obligea plusieurs milliers de petits cultivateurs à s'expatrier.

L'histoire ne permet pas de dater avec certitude la première émigration des Wallons vers le Wisconsin. Xavier Martin, contemporain des faits, considère qu'elle commença le 18 mai 1853, lorsque dix familles (81 personnes) issues d'un même village du Brabant wallon, Grez-Doiceau, s'embarquèrent sur un voilier à Anvers, en direction de New York, où ils arrivèrent le 5 juillet⁵. Sensibilisés par un document publicitaire présentant les divers États de la Confédération, ils choisirent de se rendre au Wisconsin et gagnèrent Milwaukee, puis Sheboygan, ville habitée par de nombreux Hollandais. Alors que, incapables, pour des raisons linguistiques (déjà!), de communiquer avec ceux-ci, ils étaient à la recherche de terres, ils rencontrèrent un Canadien qui leur conseilla d'aller à Green Bay, où la moitié de la population était originaire du Canada francophone. Un prêtre belge de passage, Édouard Daems, curé de Bay Settlement, les persuada ensuite de s'établir dans sa paroisse, dans

2. Voir aussi Françoise Lempereur, *Les Wallons d'Amérique du Nord*, Gembloux, Duculot, 1976.

3. La production de cette année 1845 tomba, pour l'ensemble du pays, de 850 000 tonnes à 110 000 tonnes, soit une chute de 87 pour cent (chiffres cités par Thierry Eggerickx et Michel Poulain dans leur étude sur les conséquences démographiques de l'émigration brabançonne vers les États-Unis, étude publiée dans le *Working Paper* n° 187 du Département de Démographie de l'Université catholique de Louvain, en septembre 1987). La crise, à laquelle s'ajouta durant les mêmes années un déficit important de la production céréalière, persista jusqu'en 1855.

4. Les mêmes auteurs (T. Eggerickx et M. Poulain, *op. cit.*, p. 2) montrent que, en 1846, 84,5 pour cent des exploitations belges avaient une superficie inférieure à 5 hectares et que 66 pour cent ne dépassaient pas un hectare.

5. Xavier Martin, *The Belgians of Northeast Wisconsin*, dans *Wisconsin Historical Collections*, vol. XIII, Madison, 1895, p. 375–396.

le Door County, où ils fondèrent un village appelé alors « *Aux premiers Belges* ».

Ils furent rejoints, au cours des années qui suivirent, par des milliers⁶ d'émigrants, partis du Namurois (50 pour cent), du Brabant (40 pour cent) et du Hainaut (10 pour cent), qui y fondèrent des villages aux noms évocateurs : Brussels, Namur, Rosière, Grand-Leez, etc.

La dernière émigration massive eut lieu en 1857 mais, comme, au Wisconsin, l'âge de la nuptialité était plus précoce⁷ et que la natalité y était largement supérieure à celle du vieux continent, le nombre de Wallons américains s'accrut de manière exponentielle, sans toutefois qu'il nous soit possible, aujourd'hui comme hier, de le déterminer avec précision.

Car comment y définir un « Wallon »? Par la généalogie? Les anthroponymes d'origine namuroise ou brabançonne sont restés nombreux sur la péninsule, mais il est parfois difficile de les distinguer des Lavolette, des Gagnon ou des Pichette, originaires de provinces moins lointaines... Les modes de vie et surtout la langue maternelle paraissent davantage des indicateurs fiables. Avant de les examiner, j'aimerais rapidement montrer combien l'isolement de cette population favorisa l'émergence d'une culture particulière, essentiellement fidèle à ses origines.

Les rapports avec la « mère patrie »

Dans un premier temps, les Wallons éprouvèrent le besoin de communiquer avec les parents et amis restés au pays natal. Illettrés, ils durent faire appel à des écrivains publics qui, sous la dictée, francisèrent leur parler wallon⁸.

Peu à peu cependant, au fur et à mesure que disparaissaient leurs proches dans le « vieux pays », les néo-Américains, qui continuaient à se proclamer « Belges⁹ », ne cherchèrent même plus les contacts

6. Entre 7 500 et 15 000, selon les sources. Le recensement officiel de 1860 pour l'état du Wisconsin indique 4 647 Belges; le seul émigré contemporain des faits qui ait rédigé un rapport circonstancié sur la colonie wallonne du Wisconsin, Xavier Martin, parle de 15 000 Wallons, et l'historien belge Antoine de Smet, se basant sur une évaluation de 10 pour cent d'émigrants par village, évalue à 7 500 ou 8 000 le nombre de départs.

7. Eggerickx et Poulain montrent que la majorité des filles s'y mariaient avant l'âge de vingt ans.

8. Ce qui posait certains problèmes, comme le prouve l'extrait d'une lettre reproduite en annexe.

9. Avant les échanges des années 1972–1973, aucun Wallon du Wisconsin ne connaissait l'existence du différend belge entre Wallons et Flamands. Ils ignoraient jusqu'à l'existence du mot *wallon*, persuadés de parler « le belge » ou de confectionner des « tartes belges ».

épistolaires. Ceux-ci cessèrent¹⁰ et, mises à part quelques traversées isolées de l'Atlantique, dans un sens comme dans l'autre, les relations entre les deux communautés s'estompèrent.

En Belgique, durant la première moitié du xx^e siècle, leur souvenir avait quasi disparu, y compris dans leurs villages d'origine, et seuls quelques historiens mentionnaient encore l'existence de ces pionniers. Le seul vrai lien, ténu cependant, entre les deux régions était assuré par des religieux, les prémontrés, qui, après avoir envoyé en 1893 des missionnaires dans la colonie belge, fondèrent, en 1902, une abbaye à West De Pere (Green Bay)¹¹.

Les premières vraies prises de conscience de l'existence de « cousins » au Wisconsin y datent des années 1944–1945, époque où, participant à la libération de la Belgique, quelques G.I. originaires de la région de Green Bay eurent l'occasion de parler wallon avec la population locale. Après la guerre, deux ou trois voyageurs isolés franchirent les six mille kilomètres séparant les deux régions, et la presse belge¹² s'empara du sujet, montant même une émission intitulée « Les Wallons d'Amérique vous parlent » sur Radio-Namur, le 6 décembre 1953.

L'engouement pour la reprise des relations fut alors important, du côté européen du moins. Au Wisconsin — hélas! —, une croyance, largement répandue jusqu'il y a peu, voulait que le dialecte wallon était impossible à transcrire sur papier. Il fallut donc attendre la fin des années 1960 et l'expansion de l'enregistreur à « mini-cassettes » pour que les échanges (oraux cette fois) se généralisent, le courrier écrit en anglais ne trouvant guère de lecteurs dans les campagnes wallonnes.

Au Wisconsin, un club belgo-américain vit le jour en 1968¹³; au cours de l'année 1972, il organisa deux séjours en Belgique, mais fut à chaque fois victime d'un organisateur flamand qui évita soigneusement de les conduire en territoire wallon. Lors du second voyage, un heureux hasard de circonstances permit cependant aux membres de se rendre quelques heures à Namur, où ils constatèrent avec joie « *qu'on causeûve co belge au vî payis* »¹⁴... du moins chez les plus âgés des Namurois.

10. Parmi les lettres que j'ai eu l'occasion de lire, trente couvrent la période 1855–1886, une est datée de 1898, deux de 1913 et une de 1919.

11. Cette abbaye comptait dix religieux à sa fondation et on en dénombrait 221 à son apogée, en 1956.

12. Un journaliste namurois, Marcel Copay, rédacteur au journal *Vers l'Avenir*, a joué un rôle capital dans cette prise de conscience, en publiant plusieurs dizaines d'articles sur le sujet.

13. La naissance officielle du *Peninsula Belgian American Club* date du 6 juillet 1964, mais les véritables activités démarrèrent quatre ans plus tard, sous l'impulsion d'un nouveau président, Harry Chaudoir. Voir le site : www.belgianamerican.org.

14. Traduction : « qu'on parlait encore belge au vieux pays ».

Cette fois, les contacts étaient définitivement établis. Le troisième voyage, lors des Fêtes de Wallonie de 1974, fut un réel succès, puisque 150 Américains furent accueillis dans des familles wallonnes, portant le plus souvent le même patronyme. Les arbres généalogiques furent reconstitués et, depuis lors, les groupes se déplacent chaque année, une année vers l'Europe, l'autre année vers l'Amérique¹⁵.

Le patrimoine immatériel

L'attachement des Wallons aux modes de vie et à la langue de leurs ancêtres avait très tôt frappé les Américains. Dès 1881¹⁶, un journaliste de Sturgeon Bay publia des notices à ce sujet, et, en 1895, paraissait, dans les *Wisconsin Historical Collections*, une étude due à Xavier Martin. Membre d'une des dix familles de Grez-Doiceau arrivées à New York en 1853, ce jeune homme de 21 ans s'était immédiatement rendu à Philadelphie pour y apprendre l'anglais et le droit américain. Quatre ans plus tard, il avait rejoint ses compatriotes au Wisconsin, où il avait ouvert une école et un bureau de poste et organisé les premières élections.

En 1933, la Door County Historical Society publia à son tour une étude historique sur l'émigration belge, vue cette fois par un Américain, H. R. Holand¹⁷. L'auteur y mettait en évidence les particularismes « belges », notamment la « *plantation du mai* » ou la « *kermesse* », sujet déjà abordé en 1931 par son compatriote Lee W. Metzner dans le *Wisconsin Magazine of History*.

Bien qu'écrites dans un but historique, ces descriptions s'apparentent aux monographies ethnographiques dont étaient friands les intellectuels de l'époque. Lorsque, 40 ans plus tard, j'entrepris à mon tour de décrire les traditions des Wallons du Wisconsin, je pus, grâce à elles, évaluer la rémanence ou la dégradation du patrimoine culturel local.

En 1973, que restait-il de l'héritage des premiers colons et qu'en restait-il aujourd'hui? Sans nier la persistance — précaire? — d'un patrimoine immobilier propre à la communauté wallonne (de vieilles chapelles, quelques maisons anciennes en rondins ou en briques, parfois dotées de fours à pain traditionnels¹⁸) et, dans une moindre mesure, d'un patrimoine

15. Avec cependant une diminution des participants ces dernières années. En cause sans doute, l'anglicisation des jeunes générations américaines et la francisation des jeunes Wallons.

16. Antoine de Smet, *La communauté belge du nord-est du Wisconsin – Ses origines – Son évolution jusque vers 1900*, Wavre, Cercle historique et archéologique, 1957, p. 57.

17. Hjalmar Rued Holand, *Wisconsin's Belgian Community*, Sturgeon Bay, Door County Historical Society, 1933, 105 p.

18. Voir Charles F. Calkins & William G. Laatsch, *The Belgian outdoor ovens of Northeastern Wisconsin*, Ohio Akron University, The Pioneer America Society,

mobilier (photos, outils ou ustensiles de cuisine tels que fers à gaufres), je m'attacherai davantage au patrimoine immatériel — langue, chants, danses, pratiques culinaires, ludiques et religieuses — qui, curieusement, avait, dans les années 1970, mieux survécu à l'américanisation.

Issus d'une région homogène, au parler quasi uniforme, variété septentrionale de ce que les dialectologues nomment « centre-wallon », les émigrés de la première heure comprenaient sans doute le français¹⁹, mais n'éprouvaient aucun besoin de le pratiquer puisque le vocabulaire wallon, plus concret, était davantage adapté à leur mode de vie. Ils transmettront donc le seul dialecte aux générations suivantes et ce, durant un siècle environ.

En 1973, j'ai pu constater que tous les Wallons du Wisconsin au moins quadragénaires avaient grandi dans un milieu familial unilingue wallon; lorsqu'ils furent obligés de fréquenter l'école et donc d'apprendre l'anglais, ils souffrirent de l'ignorance de cette langue, de sorte que, plus tard, voulant éviter le même sort à leurs enfants, ils éduquèrent ceux-ci en anglais, réservant le wallon aux propos entre adultes. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui, les quelques centaines de citoyens américains encore capables de parler wallon dans les comtés de Door, Brown et Kewaunee sont tous nés avant 1950. La génération suivante arrive, parfois péniblement, à suivre une conversation en wallon, mais elle ne balbutie que quelques mots. Pour eux, des cours de wallon sont organisés deux fois par mois et, au bout de six ans environ, les plus assidus sont alors capables de converser.

Cette situation linguistique de transmission d'une langue « marginale » peut, à mon avis, être qualifiée d'exceptionnelle. Elle s'explique probablement par le fait que, dans la région, l'instruction scolaire obligatoire ne fut pas très stricte avant 1940²⁰, la plupart des enfants fréquentant, quand les travaux des champs ne les réclamaient pas, de petites écoles de village où le wallon était d'usage courant, sinon durant les classes, du moins dans la cour de récréation²¹.

D'un point de vue dialectologique, l'étude du wallon pratiqué au Wisconsin est d'une importance capitale, car elle permet d'observer sur cinq ou six générations l'évolution d'une langue de transmission

vol. II, 1979.

19. Xavier Martin l'affirme (*op. cit.*, p. 377).

20. En Belgique, promulguée avant la guerre 1914–1918, elle ne fut réellement d'application qu'en 1919.

21. Aujourd'hui, une seule école primaire, à Brussels, rassemble les enfants de toute la région, enfants issus des différents groupes d'immigration présents sur la péninsule : Belges, Norvégiens, Islandais, Tchèques (Bohémiens) et Polonais surtout.

purement orale. Cette évolution se traduit bien évidemment par des innovations lexicales liées aux nouveautés technologiques — on dit *côler* pour téléphoner, un avion est *on plêne* et une voiture, *on car* —, innovations qui ne sont cependant pas systématiques, la réalité nouvelle pouvant se traduire de façon indirecte — ainsi, une autoroute, *highway* en anglais, se dit *maïsse vôle*, voie maîtresse. Par ailleurs, des expressions considérées comme archaïques en Belgique ont subsisté au Wisconsin — *dêl tripe* pour du boudin ou des saucisses, *on foûrau* pour une robe. Si l'on observe souvent des modifications d'accentuation, influencées par l'anglais américain, on constate par ailleurs une remarquable constance morphologique et syntaxique, rémanence qui a tendance à disparaître en Belgique même, sous l'influence du français.

Lors de mon enquête, il y a trente ans, j'avais curieusement recueilli certains chants en français, très déformés, car leurs interprètes ne comprenaient pas ce qu'ils chantaient. Ces chants proviennent, semble-t-il, de deux sources : l'Église et la communauté franco-canadienne voisine. Pour l'Église, il est remarquable que, avant le concile Vatican II de 1962–1965, la messe était dite en latin dans toutes les paroisses, alors que les principales prières (*Notre Père*, *Je vous salue Marie*) étaient apprises par les enfants en français²². L'étude des rapports entre communauté belge et communauté franco-canadienne dans cette région reste à faire. Un corpus d'une cinquantaine de chansons a survécu à plus de cent ans d'isolement, mais il ne reste aujourd'hui que des fragments de mélodies et de textes anciens, les rares chanteurs actuels préférant interpréter des chansons wallonnes récemment importées de Wallonie.

Pour la danse, *slows*, tangos et *jitter bugs* ont chassé valses et quadrilles vers 1950, semble-t-il. Vingt-cinq ans plus tard, je n'ai même pas pu reconstituer la *danse dêl poussêre*, danse collective de kermesse disparue alors. Signalons toutefois, dans ce domaine, une initiative intéressante, celle d'un meneur de danse appelé Ivan Draize, né en 1920, qui, dès la fin des années 1960, prit l'habitude de *côler* en wallon des rondes et des quadrilles américains²³.

L'ancienne kermesse s'est muée en *Belgian Days*, organisés chaque année durant le mois de juillet. Le programme de cette année, par exemple, prévoit « *nourriture belge authentique* », balle molle, musique **(ill. 2)** et parade et, pour le dimanche, un *Belgian Heritage Tour*, comportant notamment une présentation de la culture belge avec projections de diapositives, un repas festif belge et une excursion commentée en

22. De nos jours, certaines personnes âgées sont encore capables de les réciter.

23. Avec Claude et Lou Flagel, spécialistes de la danse traditionnelle en Belgique, nous avons enregistré ces danses en 1978 et, curieusement, celles-ci se sont depuis répandues chez nous.



2. Ralph Massart, fermier et violoneux (photographie de Françoise Lempereur, 1980).

autobus à la découverte des sites historiques liés à l'immigration belge. Rien de bien traditionnel, on le voit, sauf peut-être la nourriture, dominée par les tartes « belges », dont la réputation au Wisconsin a dépassé le cadre strict de la communauté wallonne. Préparées généralement à base de pâte brisée, ces tartes sont aujourd'hui fabriquées et vendues chaque semaine par deux supérettes de Luxembourg et de Brussels, mais il n'est pas rare que, à l'occasion de fêtes familiales, les ménagères en cuisent à domicile selon la recette ancienne qui veut que, comme en Brabant wallon, on recouvre le riz, les pommes ou la compote de prunes, de *blanc stofè* (fromage blanc) (ill.3).



3. Madame Lempereur présente les « tartes belges » qu'elle a cuites pour la kermesse (photographie de Françoise Lempereur, 1973).

Les tartes clôturent généralement le repas traditionnel, comportant, comme en Wallonie, une soupe aux légumes ou un « bouillon de poulet » puis une viande de porc ou de « grosse bête » (bœuf), en saucisses ou en boulettes, accompagnée de pommes de terre et de légumes. Il arrive même que certains Wallons du *Door County* se retrouvent encore, le soir, autour d'un plat de « *djote* »²⁴, habitude perdue en Belgique²⁵.

24. Préparation à base de pommes de terre et de chou-fleur, chou de Savoie et arroche, le tout bouilli et arrosé de sauce au lard.

25. Afin de perpétuer ces traditions, une institutrice d'origine wallonne, Margaret Lempereur, a publié en 1996, un livre de recettes intitulé *Belgian American Heritage*

La confection de « *cougouns* »²⁶ à Noël et de gaufres appelées *galètes* au Nouvel An, pratiques culinaires encore courantes dans le « vieux pays », s'est également maintenue au Wisconsin, tout comme la coutume de distribuer des friandises aux enfants le 6 décembre, jour de la Saint-Nicolas.

En matière de divertissements, on relèvera l'importance, dans la communauté wallonne du Wisconsin, du café, appelé ici plus souvent *salon* (*saloon*) que *cabaret*... On y raconte des *faûves* (histoires amusantes), joue aux dés, au billard ou aux cartes — un jeu bien wallon, le *couyon* (ill. 4) —,



4. Au Wisconsin, le jeu de « couyon » permet de remporter des dollars... (photographie de Françoise Lempereur, 1973).

et surtout on y boit, sans toutefois se soûler, la « boisson nationale belge » qui, de part et d'autre de l'Atlantique, est la bière. Au Wisconsin, les brasseries locales ont disparu, victimes des sociétés industrielles de Milwaukee; la dernière a fermé ses portes en 1965, elle vendait jusqu'alors de petites bouteilles à l'étiquette noire, jaune et rouge, où l'on pouvait lire : « *Vive les Belges! Green Bay* ».

Véritable ciment de la communauté wallonne, la religion catholique est demeurée au Wisconsin beaucoup plus présente qu'en Wallonie. La participation massive aux messes, processions et autres cérémonies religieuses dans les nombreuses églises et chapelles érigées par les émigrants, culmine lors du rassemblement annuel du 15 août à la Chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours, non loin du cimetière de Champion (Robinsonville), où, selon la croyance, une jeune Belge aurait aperçu la Vierge Marie en 1859.

Comme je l'ai souligné en début d'exposé, la position marginale de cette population a favorisé le maintien, durant plus d'un siècle, d'un patrimoine culturel facilement identifiable pour tout chercheur connaissant les arts et traditions populaires de Wallonie et indiscutablement éloigné de celui de l'« Américain moyen ».

— *Customs and Cookbook*, Luxemburg Wisconsin, chez l'auteur.

26. Gâteaux en forme d'enfant Jésus emmaillotté.

Le concept d'ethnicité

Lors de mes enquêtes en Belgique, j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'approcher certaines communautés d'immigrés, essentiellement d'origine italienne, frioulane ou sicilienne. Comme pour les Wallons du Wisconsin, ces collectivités ont maintenu certaines survivances qui ont valeur de « résistance des marges ». Mais ces résistances sont-elles délibérées ou sont-elles le simple fruit de l'isolement par rapport à la mère patrie?

Il n'existe, me semble-t-il, aucune réponse générale à cette question, chaque situation constituant un cas d'espèce. Je pense néanmoins que l'analyse mérite d'être menée selon un critère récurrent : l'évaluation du degré d'« ethnicité » et plus exactement de « conscience ethnique » du groupe social étudié. Il importe toutefois, au départ, de bien définir les termes d'*ethnicité* ou d'*identité culturelle*, termes qui sont porteurs d'une signification politique dangereuse.

En France, l'adjectif *ethnique* est souvent « associé aux aspects les plus méprisables, dégradants et rétrogrades de l'humanité »²⁷, alors que, au Québec, il est souvent utilisé pour parler de musique ou de cuisine. Marco Martiniello, qui souligne cette contradiction, s'est efforcé de montrer les aspects négatifs mais aussi positifs du concept d'ethnicité, dans un petit ouvrage intitulé *L'ethnicité dans les sciences sociales contemporaines*, concept dont il justifie la valeur théorique pour diverses disciplines scientifiques, telles que l'anthropologie, la sociologie, la politologie et l'histoire.

Le problème du terme *ethnicité*, apparu en anglais dès 1933 et en français cinquante ans plus tard, est qu'il véhicule, en Europe du moins, un relent raciste lié aux atrocités nazies. Aux États-Unis par contre, il s'imposera dans les sciences sociales, au cours des années 1960–1970, lors de la prise de conscience « d'une réalité nouvelle : l'émergence et la construction de groupes ethniques comme groupes d'intérêt sur la scène politique américaine »²⁸.

Pour Martiniello, l'ethnicité est un facteur de différenciation sociale et de relations entre les différents groupes d'une société déterminée, mais elle ne peut être définie par des ensembles « de caractéristiques physiques, psychologiques et culturelles objectives » qui s'opposeraient entre eux. Elle se fonde au contraire sur la perception que les groupes

27. Marco Martiniello, *L'ethnicité dans les sciences sociales contemporaines*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, coll. « Que sais-je? », p. 3.

28. *Id.*, p. 16. Voir aussi Marco Martiniello, *Sortir des ghettos culturels*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, « La Bibliothèque du citoyen », 1997.

ont de l'importance de leurs différences, réelles ou supposées, pour construire des relations sociales avec les autres.

Il insiste aussi sur un aspect essentiel de l'ethnicité : sa (re)-construction permanente. Ainsi, les habitants de la Péninsule de la Porte, qu'ils soient d'origine belge ou autre, n'auraient pas, objectivement, de différences physiques, psychiques ou culturelles entre eux, mais ceux qui sont issus d'une émigration belge se comporteraient parfois, par une construction sociale et politique, comme s'ils étaient différents de leurs voisins. On constate en effet que, à certains moments de leur histoire, ces différences subjectives ont modelé des relations sociales visant à l'isolationnisme; à d'autres, elles ont été niées et n'ont pas empêché une intégration culturelle fusionnelle.

L'étude des différences aura donc un intérêt, pour l'observateur extérieur, lorsqu'elle permettra de structurer les relations entre les différents groupes humains présents sur un même territoire : dans la recherche du confort et du bien-être, les Wallons n'ont pas agi autrement que les autres Américains — ils ont acheté voiture, télévision, lave-vaisselle ou surgélateur —, alors que, pour leurs loisirs, ils ont privilégié les jeux de cartes et les repas entre parents ou amis, se démarquant par là d'autres groupes culturels.

En formulant cette observation, je risque cependant de commettre deux erreurs car, d'une part, rien ne prouve qu'elle soit valable dans tous les villages ni en tout temps, et, d'autre part, chaque individu est libre de s'identifier ou non à la communauté ethnique à laquelle il appartient en principe.

Martiniello explique donc qu'il faut éviter de traiter l'ethnicité comme une réalité donnée, naturelle, inévitable et donc inexplicable, et que son importance dans l'analyse de la vie sociale, n'est pas identique, selon les trois niveaux où elle opère. Au niveau individuel, *microsocial*, l'individu n'a pas nécessairement conscience d'une identité ethnique ou peut, au contraire, se sentir « multiethnique » (un Wallon d'Amérique peut se sentir Wallon *et/ou* Belge *et/ou* du Wisconsin *et/ou* Américain). De plus, il peut se comporter différemment selon les moments et les endroits où il se trouve. C'est au niveau groupal, *mésosocial*, plus qu'à tout autre niveau, que les identités ethniques individuelles se cristallisent en identité ethnique collective et deviennent alors source de mobilisation et d'action : les Wallons du Wisconsin créent un club, organisent une fête ou commémorent un épisode de leur histoire. Au niveau *macrosocial*, quelle que soit leur conscience d'appartenance, les individus ne sont plus libres d'adhérer ou non à leur catégorie ethnique. L'ethnicité « *constitue*

un axe objectif de clivage social »²⁹, elle fonctionne comme une structure « *qui exerce une influence considérable sur leur existence sociale, professionnelle et culturelle aussi bien que sur leur bien-être matériel* »³⁰. Ainsi, au Wisconsin, comme les « Belges » sont considérés comme catholiques, un individu aura donc des difficultés à ne pas célébrer son mariage à l'église³¹.

L'étude de l'ethnicité a donné naissance à diverses approches théoriques³², qu'il ne me paraît pas utile de développer ici, d'autant qu'elles sont souvent liées à de véritables enjeux politiques. J'aimerais cependant montrer les limites de certaines visions et surtout examiner en quoi certaines d'entre elles permettent de mieux comprendre le phénomène de « résistance des marges » que constitue le cas des Wallons du Wisconsin.

Dans les années 1960, on assiste aux États-Unis à un mouvement d'affirmation d'identité ethnique dans la plupart des groupes d'immigrants américains originaires d'Europe. Ce mouvement fait suite à des revendications plus fondamentales de droits civiques, portées par les minorités raciales, noires en particulier, et précède de peu la montée des régionalismes culturels et linguistiques que l'on observera en Europe même (flamand en Belgique, catalan en Espagne, occitan ou corse en France, etc.).

Ces diverses poussées sociales ruinent l'idée, émise par certains sociologues, d'une liaison forte entre ethnicité et sociétés traditionnelles, idée qui voudrait que le sentiment d'appartenance ethnique disparaisse au fur et à mesure que ces sociétés s'industrialisent et se modernisent. Chez les Wallons du Wisconsin, on constate que la modernisation des modes de vie et l'ouverture économique au monde favorisent au contraire l'émergence d'une prise de conscience culturelle inconnue jusque-là. Parce qu'ils participent en quelque sorte à une uniformisation culturelle, concrétisée notamment pour eux par l'arrivée de la télévision et par le regroupement scolaire, ils souhaitent affirmer leur particularité.

Dans un premier temps, ils revendiquent, de façon identitaire, leur « belgitude » — ils ignorent en effet le différend wallo-flamand qui déchire la Belgique — sur la base d'une recherche d'« héritage culturel » transmis de génération en génération, sans recours à des référents externes. Ils créent une bière *Vive les Belges!* et des *Belgian Days* dès 1961, aménagent

29. *Ibid.*

30. Marco Martiniello, *op. cit.*, p. 25.

31. Cette observation est à prendre comme exemplative; elle était vraie en 1980, mais j'ignore si elle est toujours d'actualité.

32. L'ouvrage de M. Martiniello passe en revue ces théories et apporte, pour chacune d'elle, un éclairage critique assez complet.

un local pour un *Belgian Club*, en 1964, dans l'ancienne petite école de Namur, qu'ils repeignent en jaune, « *couleur nationale belge* »³³, avec l'espoir d'en faire un « *musée de l'histoire et de la culture belges* »³⁴.

Bientôt naît le désir de renouer avec la « mère patrie ». Le club organise donc, en 1972, deux séjours en Belgique. Les 300 participants sont cependant déçus de découvrir qu'« *on ne parle plus belge* » en Belgique! Lorsque, avertis de la partition linguistique du pays, ils visitent enfin les villages d'où leurs ancêtres sont originaires, ils s'étonnent alors de l'importance du français et constatent avec amertume que l'Église n'y est plus toute puissante, que les agriculteurs y sont désormais rares et que les traditions qu'eux-mêmes véhiculent, héritées en ligne directe du XIX^e siècle, sont, à l'est de l'Atlantique, considérées comme obsolètes ou singulières. Leur marginalité éclate au grand jour : ils ne sont ni des « Américains moyens » ni de vrais Wallons!

Cette première déception passée, ils trouveront peu à peu dans les relations avec leurs « cousins » européens, une raison de « résister » davantage dans une société américaine partagée entre assimilationnisme et volonté de pluralisme culturel.

Les Wallons du Wisconsin choisissent une troisième voie, qui, à première vue, peut paraître paradoxale : cultiver leur marginalité pour sortir de leur isolement et non pas pour s'isoler. Je m'explique : en considérant leurs différences comme positives, porteuses de sens dans un monde américain de plus en plus formaté sur l'économie, et en plaçant leur « ethnicité » dans le registre affectif des relations familiales et amicales, ils refusent d'en faire un instrument politique identitaire et y trouvent au contraire une source de relations sociales enrichissantes : « *Bien qu'on soit des Américains et des citoyens des USA, on garde une place dans notre cœur pour les gens de Belgique et on les considère comme des amis et des parents.* »³⁵

Aujourd'hui, au Wisconsin, le *Belgian American Club* est plus actif que jamais, la disparition progressive des aînés semble y provoquer une prise de conscience des jeunes générations.

33. <www.belgianamerican.org>.

34. *Ibid.*

35. Extrait (traduit du wallon) du récit de l'arrivée des pionniers au Wisconsin par Austin Allart, recueilli par Françoise Lempereur à Namur, Wisconsin, le 14 juillet 1974.

Annexe

Extraits d'une lettre envoyée de Robinsonville, Wisconsin, à Grez-Doiceau, Belgique, en 1855³⁶ :

Je vous écris, chère Mère, pour la troisième fois et je n'ai pas encore reçu des nouvelles. J'aimerais bien savoir la raison pour laquelle je n'ai pas encore reçu une lettre. J'attends votre réponse avec patience le plus tôt possible. La deuxième fois que je vous ai écrit, il y avait beaucoup de mensonges dans la lettre. Celui qui avait fait ma lettre était un qui était débauché en Amérique [...].

Chers parents, tant que votre commerce marche bien, restez en Belgique jusqu'au moment où j'irai vous rechercher. J'aurai ma terre défrichée d'ici 3 ou 4 ans.

36. L'orthographe a été corrigée, mais pas le langage, traduit visiblement du wallon.



Françoise Lempereur



Ariane Bruneton